48e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 44 29 OCTOBRE 1931

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Le pavillon des Missions à l'Exposition coloniale. — Les missionnaires tels que les a vus M. Bellessort. — II. Les Missions aux colonies françaises. — III. Les Missions au Congo belge. — IV. Les Missions italiennes. — V. Les Missions allemandes.

I

L'Exposition coloniale touche à sa fin. De l'avis de tous ceux qui l'ont visitée, elle aura été un triomphe. Le maréchal Lyautey a réussi là une entreprise admirable. C'est le plus digne couronnement qu'il pouvait désirer à sa grande carrière : un véritable feu d'artifice pour finir une grande vie ! Depuis environ cinquante ans que la France s'est mise à pratiquer cette politique mondiale qui a mis fin à la politique européenne, il y avait encore une foule immense de Français qui ignoraient son œuvre. Un professeur de géographie m'a dit à moi-même : « On y apprend beaucoup, c'est une véritable révélation. »

De l'aveu de tous, l'un des pavillons les plus admirés, les plus visités, a été le pavillon des Missions catholiques. André Bellessort, que la *Revue des Deux Mondes* a chargé d'en parler, a écrit de ce pavillon : « Il ne désemplit pas. La foule silencieuse regardait avec un respect, parfois nuancé d'étonnement, ces tableaux et ces personnages de cire qui représentent des scènes de la vie et de la mort du Missionnaire en Afrique, en Asie, en Océanie. Elle lisait sur les murs les noms de nos différentes missions de religieux et de religieuses : Missions étrangères, Jésuites, Lazaristes, Pères du Saint-Esprit, Prémontrés, Cisterciens, Réparatrices, Franciscaines, Catéchistes de Marie-Immaculée... et bien d'autres dont elle ignorait l'existence. Ces noms parleront désormais à son imagination. Elle saura ce qu'ils signifient de renoncements, d'exils volontaires, de risques impatiemment courus, d'effrayantes maladies et quelquefois de morts atroces. »

Et ce n'était pas seulement un intérêt de curiosité qui s'attachait à ces éloquentes représentations. Bellessort a fort bien dit aussi toute la puissance d'argumentation apologétique qui s'en dégageait :

« Elle (la foule) apprendra peut-être que le Christianisme est la seule religion qui ait inspiré et continue d'inspirer de pareils dévouements. Ni le Bouddhisme ni le Mahométisme, qui ont eu leurs missionnaires, ne peuvent lui être comparés. Quant aux philosophies, elles n'ont pas suscité d'apostolat, celles même qui se sont le plus enorgueillies de détenir la vérité. On n'a jamais vu un Stoïcien lire Epictète ou Marc-Aurèle à des négrillons, comme ce jeune missionnaire qui leur lit le catéchisme dans un paysage du Dahomey. On n'a jamais vu un Spinoziste convertir à son panthéisme un chef des îles Gambier, comme celui qu'on a peint ici, un genou en terre, allongeant son visage altéré d'eau baptismale vers le prêtre occidental vêtu de blanc. Jamais Cartésien n'affronta les pires orages sur les mers inconnues par amour des tourbillons; et jamais Kantien n'éprouva le désir d'apporter à des lépreux la révélation consolante d'une loi morale inscrite au fond de leur cœur. »

Souhaitons que les millions de visiteurs et de visiteuses de l'Exposition se soient fait ces réflexions bienfaisantes. L'Evangile ne défend-il pas de mettre « la lumière sous le boisseau » ? Il est bon, il est juste, il est nécessaire que l'on sache ce que font nos vaillants missionnaires et il nous a semblé que l'*Ami* ne pouvait laisser se terminer l'Exposition, sans avoir dit son mot sur l'histoire missionnaire d'aujourd'hui et d'hier [1]. Justement, outre l'article de Bellessort, paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet, et qu'il a intitulé : *Nos Missionnaires, tels que je les ai vus*, la *Revue d'Histoire des Missions*, qui paraît quatre fois par an, a consacré tout son n° de juin à une série d'articles sur les diverses Missions : françaises, belges, portugaises, italiennes, allemandes, espagnoles, anglaises. En outre, l'*Illustrazione Vaticana* nous offre dans chacun de ses numéros, — tous les quinze jours, — une « page missionnaire » qui contient de précieuses indications. Il n'aurait pas été difficile, certes, d'ajouter

[1] On trouvera abondance de détails dans **L'Année Missionnaire 1931**, publiée sous la direction de M. Paul Lesourd (1 vol. petit in-8 de 667 p., 7 f., Paris, Desclée de Brouwer et Cie). 1re Partie : Organisation générale des Missions ; 2e : Les champs d'apostolat (situation actuelle et statistiques précises) ; 3e : L'armée missionnaire (les divers Instituts missionnaires, Prêtres, Frères, Religieuses) ; 4e : Les Œuvres, Groupements et Sciences auxiliaires des Missions ; 5e : La vie et les problèmes missionnaires hier et aujourd'hui ; 6e : Répertoire alphabétique des missionnaires français et belges (classés par Congrégations). — Tous nos lecteurs voudront avoir ce livre sous la main.
Un catalogue méthodique d'ouvrages sur les Missions est envoyé gratuitement par les Editions Dillen et Cie, 23, rue Oudinot, Paris 7e.

à ces sources de nombreux articles tirés des Revues spéciales consacrées aux Missions. Mais nous supposons ces dernières déjà très connues de nos lecteurs : *Annales de la Propagation de la Foi*, de la *Sainte-Enfance*, de l'*Union des Prêtres missionnaires, Bulletin Salésien, Annales Franciscaines*, etc., etc. Nous nous contenterons donc de résumer les études signalées en premier lieu.

Et d'abord l'article si palpitant de sympathie d'André Bellessort. On pourrait lui donner pour titre : *Nos missionnaires au Japon*, car l'écrivain à qui nous devons une *Vie* de S. François Xavier si instructive et si agréable à lire [1], n'a voulu parler que de ce qu'il a vu, c'est-à-dire du pays où à deux reprises il fut envoyé par la *Revue des Deux Mondes*, simplement pour voir et rapporter des impressions personnelles, dans le but de révéler aux Occidentaux les particularités du monde d'Extrême-Orient.

Ce qu'il remarque avant tout, c'est que dans la tâche qu'il avait à accomplir, de pénétrer dans les replis de l'âme japonaise, il n'a été aidé par personne, à beaucoup près, autant que par les missionnaires. Il est allé deux fois au Japon, la première en 1908, et il y passa une année ; la seconde en 1914, et il y resta quatre mois. Les premiers jours et même les premières semaines au Japon lui ont paru bien décourageants. A qui s'adresser ? On ne sait pas la langue, on ignore l'écriture du pays, on n'en connaît ni les usages ni les mœurs. Qui vous donnera un fil conducteur ? Qui vous permettra le premier contact ? « Neuf fois sur dix, le consul est presque aussi nouveau venu dans le pays que nous-mêmes. Dès qu'un consul commence à bien connaître le coin du monde où il représente nos intérêts, on l'expédie aux antipodes. Aujourd'hui en Chine, demain à Buenos-Aires... Quant aux ministres et ambassadeurs et à ceux qui les entourent, ils ont bien autre chose à faire que de conseiller un écrivain en quête d'études pittoresques ou psychologiques... Pour les commerçants, on pouvait toujours craindre que leur jugement dépendît trop du succès de leurs affaires. » Tenez compte aussi du fait que le Japon intime se dérobe le plus possible : « En France, où l'on est si hospitalier, les étrangers pénètrent rarement dans les familles. C'est encore plus rare au Japon. »

Heureusement, en dehors des diplomates, des consuls, des commerçants et de quelques fonctionnaires du gouvernement, il se trouve des hommes de chez nous qui ont appris et parlent la langue du pays, qui vivent de la vie japonaise ou en tout cas en contact intime avec les Japonais, qui savent le passé du Japon, qui l'ont étudié et l'étudient chaque jour, et ces hommes ne demandent qu'à vous faire part de leur expérience et de leur science : « ce sont les missionnaires ». Bellessort parle avec une reconnaissance émue de la magnifique hospitalité qu'il a reçue des missionnaires au Japon. Lisez ces lignes, à propos de sa réception à l'évêché de Tokio : « Je me rappelai aussitôt le beau passage de La Bruyère : « Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes ; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant... Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? »

Bellessort cherchait à connaître l'âme japonaise. Or, le missionnaire ne s'intéresse, lui aussi, qu'à l'âme. Aussi l'écrivain peut-il dire : « Durant tout le temps que j'ai passé au Japon, je n'ai pas eu de conseillers plus avertis, de maîtres plus perspicaces que nos missionnaires. Dans chaque ville où j'allais, ma première visite était toujours pour le « Père » français ; et plus d'une fois il me remercia de n'avoir pas oublié son existence, comme l'avaient fait plusieurs notables touristes de notre pays. »

A son tour, Bellessort a pu connaître la vie du missionnaire japonais. Avec lui, nous avons un témoignage de première main ; il est précieux à recueillir. Les missions du Japon n'ont rien qui les désigne particulièrement à l'attention du catholique moyen. Nous connaissons mieux la vie du missionnaire en Afrique ou en Chine qu'au Japon. Nous savons que le missionnaire d'Afrique risqua longtemps d'être mangé par ceux qu'il venait catéchiser, et celui de Chine, de subir le supplice de la cangue ou des « dix mille morceaux. » Quiconque a prêché un de ces émouvants départs de missionnaires, auxquels il nous est donné de temps à autre d'assister, sait quelle résonance profonde a dans l'âme de celui ou de celle qui s'en va le mot formidable et glorieux de « martyre ». Le candidat-missionnaire, comme le missionnaire en exercice, ne rêve qu'une chose : donner son sang pour le Christ. « Mais les missionnaires du Japon ne courent pas l'heureux risque d'être roués, pendus, étranglés ou décapités. Si, par suite de rivalités ou de dénonciations calomnieuses entre bons Européens religieux et laïques, les Japonais s'entendirent aussi bien que les Chinois à supplicier les chrétiens, à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, ils n'ont jamais repris leurs instruments de torture, depuis que les Américains ont forcé l'entrée de leur pays. Les missionnaires n'y ont jamais été touchés, jamais menacés ; ils n'ont pas vécu la vie romanesque de leurs confrères en Corée, qui, déguisés sous l'immense chapeau de deuil des Coréens, se cachaient comme des prisonniers en rupture de chaînes ou des conspirateurs, et ne sortaient jamais que la nuit avec l'Evangile en guise de lanterne sourde. »

L'héroïsme que l'on demande aux missionnaires du Japon, c'est de renoncer à l'héroïsme. Ce n'est pas si facile que les ignorants et les irréfléchis se le figurent. « Supposez qu'on dise à un jeune missionnaire qui a fait son temps au Séminaire de la rue du Bac et qui est sur le point de partir : « Voyons, où désirez vous aller ? Chez les nègres

[1] *L'apôtre des Indes et du Japon, S. François Xavier*, in-12 de 344 p., 12 f., Paris, Perrin.

anthropophages... ? Vous aurez peut-être la chance d'être mangé. Préférez-vous la Chine ? On y jouit en général d'une admirable insécurité, qui n'est pas devenue moins admirable depuis qu'elle s'est mise en République : on a toujours l'espoir d'y recevoir un mauvais coup. Il y a encore d'autres pays où il est permis de compter sur de terribles maladies et des morts héroïques. N'aimez-vous pas mieux le Japon ? Là, rien à craindre de la nature, sauf lorsque la terre tremble. Rien à craindre de la faune. Rien à craindre des hommes : ils sont courtois, fins, disciplinés, curieux, artistes jusqu'en morale où ne leur échappe ni la beauté la plus délicate d'un sentiment ni la noblesse d'une pensée. Lorsque vous aurez vécu longtemps au milieu d'eux, les Européens vous paraîtront de bruyants lourdauds ; les Américains, des barbares ; et la vue d'un touriste allemand vous rendra malade. La vie n'y est pas plantureuse ; mais on n'y meurt pas de faim. Et quel joli pays ! Quelles montagnes élégantes, quels gracieux archipels vous apercevrez de votre fenêtre ! » Selon vous, quel serait le choix de notre jeune missionnaire ? Ceux que j'ai connus n'auraient pas hésité : ils auraient pris la hutte des cannibales, le plus lointain et le plus misérable hameau chinois, les royaumes de la peste ou du choléra ; et ils auraient cru prendre le plus difficile, et peut-être se seraient-ils trompés. »

C'est que si le Japon n'offre aucun péril pour le corps du missionnaire, il lui ménage de véritables périls pour l'âme. Que de patience il lui faudra pour apprendre simplement la langue, instrument indispensable de son futur apostolat ! Et quand enfin, après quatre ou cinq ans d'efforts, il aura maîtrisé cette première difficulté, il en rencontrera une seconde dans l'esprit même de ceux qu'il voudra évangéliser. Il n'a pas en face de lui de vrais sauvages. « Il apporte une religion à des gens qui en ont une, qui en ont même deux, dont l'une, le bouddhisme, prend facilement à l'égard du christianisme l'air un peu dédaigneux d'un aïeul puissant et riche en face d'un petit fils qui n'est pas de force à le comprendre. Il apporte une religion dans une civilisation très ancienne qui a réalisé chez un grand nombre d'âmes une réelle beauté morale [1]. »

A mesure que le missionnaire connaît mieux l'âme japonaise, il est pris d'une sorte d'angoisse. « Peu à peu, il perd de sa belle assurance. Sa tâche lui paraît de plus en plus délicate et difficile. Il faudrait le plaindre s'il n'appréhendait pas d'y échouer. Il faudrait plaindre le missionnaire qui ne se dirait pas, au moins une fois, le cœur et l'esprit troublés : « Que suis-je venu faire ici ? » Les premiers pas dans le ministère effectif sont singulièrement décevants. Les Japonais sont curieux, ils viennent volontiers écouter le missionnaire. Mais quand celui-ci s'attend à une discussion, à des interrogations qui lui permettront une évangélisation directe, il est déconcerté par la froide politesse des visiteurs, qui se contentent de le questionner sur son pays d'origine, sur ce que l'on y mange ou y boit. Rien n'a changé, sous ce rapport, depuis S. François Xavier. Bellessort cite l'exemple que lui rapportait un prêtre de là-bas, « celui d'un vieux campagnard qui manifestait un soir, pendant que le missionnaire parlait, une attention si soutenue et si méditative que le cœur de l'apôtre en était tout réchauffé, et qui, avec les excuses que dicte la politesse, lui demanda, quand il eut fini, si on se servait chez nous d'engrais humain. » — « Celui qui me racontait la chose, poursuit Bellessort, ajoutait : « Mieux valait encore que j'eusse en face de moi ce paysan curieux de la façon dont nous fumons la terre que tel prêtre bouddhiste qui aurait jeté sur moi son filet de questions captieuses et qui eût fait rire à mes dépens. »

Les premières années du missionnaire au Japon sont donc en général fort dures. Et parmi ces années, il y en a toujours une qui est encore plus dure que les autres, « une année critique par excellence, ordinairement la sixième ou la septième, une année d'*acedia*, comme disent les théologiens, ou de *cafard*, comme ils disent quand ils ne sont plus que de pauvres hommes. Tout à coup la confiance qu'on avait dans ses forces, dans sa mission, dans ses amis, dans la Providence, chancelle. Une immense lassitude vous énerve. Le monde se décolore. La curiosité des choses et des êtres se retire et vous abandonne échoué sur une grève déserte, où les souvenirs du passé, les images de la France, vous obsèdent. On se sent toujours au bord de l'émotion. Un missionnaire déjà âgé me disait que durant cette période, lorsqu'il recevait une lettre de sa famille, il restait quelquefois une semaine entière avant d'oser l'ouvrir, tant il redoutait de s'attendrir jusqu'aux larmes. Quand ses doigts la rencontraient dans sa poche et, malgré lui, la froissaient, il en éprouvait un serrement de cœur. Qui dira les tortures morales endurées de la sorte par les pauvres missionnaires, venus si ardents et maintenant si accablés ! Que pèse le vers fameux de Virgile :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem,

auprès des sacrifices endurés par les apôtres du Christ, pour établir le règne de Dieu sur la terre ?

Bellessort cite le cas d'un jeune missionnaire atteint d'une crise d'*acedia*. « La nostalgie le dévorait. Il habitait une grande ville où sa chrétienté ne comptait pas plus d'une vingtaine de membres et il avait perdu tout espoir de l'augmenter. Il était allé supplier son évêque de le nommer à un poste où il n'aurait pas un sentiment aussi vif de son inutilité, où il n'endurerait pas un aussi mortel isolement. « Est-il donc inutile,

[1] Le grand, le plus grand obstacle à l'évangélisation du Japon, c'est le *Shintoïsme* officiel (c'est-à-dire le vieux polythéisme nippon ; *Shinto* = voie des dieux). Ce culte ressuscité, renforcé, remis à neuf (et arrangé) se trouve être en ce moment la religion d'Etat et par là même la religion des fonctionnaires et de ceux qui rêvent de le devenir (c'est-à-dire de la masse), bien que le *Bouddhisme* avec ses bonzes paraisse, à l'européen qui passe, plus populaire ; ce n'est qu'une apparence.

lui répondit l'évêque, que le Saint Sacrifice de la Messe soit accompli sur un point de plus au monde ? » Cette réponse que, du point de vue mystique, je trouvais admirable, l'avait fortement ébranlé. Quelques mois plus tard, je le revis. Il avait un autre visage, un air allègre que je ne lui connaissais pas. La crise était terminée. »

L'écrivain ajoute immédiatement qu' « il est très rare que de saines natures ne puissent surmonter cet état morbide. » Mais les faibles risquent d'y succomber, ou du moins d'y laisser leur santé et leur vie.

Les missionnaires avaient fondé, comme dérivatif à l'inaction forcée où trop souvent ils se débattaient entre deux mauvaises compagnes, la solitude et la pauvreté, des *Revues* où ils consignaient le résultat de recherches d'histoire, de psychologie ou d'art : *Revue franco-japonaise*, suivie des *Mélanges japonais*, « un des recueils les plus curieux sur l'histoire, la légende, les coutumes, la littérature japonaises. » Ces Revues sont mortes, faute d'argent. « Elles n'étaient pas seulement bonnes pour ceux qui y écrivaient, instructives pour ceux qui les lisaient : elles témoignaient d'un effort intellectuel dont les Japonais pouvaient apprécier la valeur ; elles contribuaient à faire sortir des limbes l'histoire, la véritable histoire du pays. »

S. Paul, le plus grand des apôtres peut-être de tous les temps, fabriquait des toiles de tente. Il faut une occupation auxiliaire, un alibi spirituel au plus ardent des apôtres. Nos missionnaires le savent bien. Ils savent s'occuper des façons les plus variées. « Il y a le missionnaire homme d'études qui a toujours peur que ses recherches d'érudition fassent tort à sa charité ; le missionnaire professeur qui ouvre des cours et forme des élèves, même sans espoir de les amener à sa foi ; le missionnaire nomade et aventureux, ami des monts et des vallées ; le missionnaire bâtisseur qui, en quelque endroit que vous le mettiez, fût-ce au haut d'une montagne, n'a pas de cesse qu'il n'ait édifié au moins une chapelle, et quand la chapelle est sortie du roc, c'est d'un hôpital qu'il rêve. »

Les plus héroïques de nos missionnaires sont, sans contredit, ceux qui se consacrent aux pauvres lépreux. M. Bellessort leur consacre des pages émouvantes entre toutes et qui ont été souvent citées dans les journaux depuis qu'elles ont paru. Les lépreux sont encore nombreux au Japon. Le directeur de la plus grande léproserie en évalue le nombre à plus de cent mille.

« Celle que j'ai visitée, dit M. Bellessort, était située à deux lieues de la ville de Gotemba, au pied même du mont Fuji. Le P. Droüart de Lezey s'en occupait hier encore. Ce missionnaire, une des plus belles figures de notre mission, avait été gentilhomme avant d'être apôtre et, apôtre admirable, il restait gentilhomme par sa courtoisie, le tour chevaleresque qu'il donnait à sa piété, son horreur de toute mesquinerie, sa souffrance devant toute vulgarité. Ses lépreux n'étaient pas vulgaires ; le mal qui les rongeait impitoyablement rendait leur destinée tragique : il les préférait, je crois, à des gens plats, médiocres, sans éducation, d'âme grossière. Personne ne m'a mieux parlé des anciens samuraïs japonais : comme François Xavier, il reconnaissait en eux des pairs. Il était grand, robuste ; il avait un air de venir des Croisades ou de plus loin, de la *Chanson de Roland*. Sa voix était douce avec des accents vifs, et la finesse de son sourire ne s'oubliait pas plus que la flamme claire qui lui sortait des yeux. Il est mort le 3 novembre dernier. Une semaine avant, il écrivait à la Mère Saint-François Régis, des dames de Sion qui sont à Tokio, la lettre suivante :

« Révérende Mère, Quelle joie ! Joie ineffablement douce ! Le médecin ne me donne plus que six ou huit jours de vie ! Mais avant de mourir, je désire vous remercier une dernière fois de la haute bienveillance, la délicate charité et la maternelle affection que vous avez témoignées à mes misérables lépreux... Je me permets de vous donner un dernier conseil : soyez joyeuses toujours et partout, quoi qu'il arrive. Le moindre sentiment de tristesse envers Dieu m'a toujours déplu. Offrons-lui l'hommage qui lui est dû : c'est l'enthousiaste hommage d'une âme qui sans cesse vibre sous le sentiment d'un ardent, confiant, filial et surtout joyeux amour. »

« Le vieillard qui écrivait ces mots et qui allait mourir, vivait, depuis treize ans, environné des épouvantables déchéances humaines que l'Œuvre des Missionnaires, commencée en 1887, a disputées à la boue et à l'opprobre des fosses où les Japonais, jadis et naguère, les laissaient pourrir. Il exerçait sur ces infortunés un merveilleux pouvoir de consolateur et d'animateur. « Du moment, disait-il, que la lèpre est incurable, une léproserie ne doit pas être un simple hôpital ; et du moment que la lèpre n'est pas un crime, une léproserie ne doit pas ressembler à une prison. » Il inspirait aux lépreux le goût de jardiner et de travailler aux champs ; mais c'était à eux de décider de leur tâche quotidienne, si bien qu'ils se considéraient non comme des mercenaires, mais comme les maîtres de leur propriété, désireux de la faire valoir. Et, leur plus grand plaisir étant le théâtre, le Père organisait, pour les fêtes carillonnées, des représentations dont ils confectionnaient eux-mêmes les costumes et les décors, dont ils se partageaient les rôles et qu'ils jouaient devant les paysans des villages voisins qui ne craignaient plus de les voir et de les entendre. Le Père m'avait envoyé, deux mois avant sa mort, quelques photographies de ces représentations. Il fallait savoir que ces acteurs aux déguisements ingénieux et aux impeccables attitudes étaient des lépreux, des parias. Ils étaient rentrés dans l'humanité par la porte des drames imaginaires. »

Est-ce que cela n'est pas à mettre dans une anthologie de l'héroïsme chrétien à travers les âges? Mais voici quelque chose de plus beau encore :

« Le Père Droüart de Lezey était depuis deux ans dans sa léproserie quand, un matin, il reçut un Japonais accompagné d'une jeune fille très agréable à voir et richement vêtue. Le Japonais lui présenta sa nièce. Elle était chrétienne et protestante, parlait l'anglais, avait fait les meilleures études, et, ajouta-t-il, en se tournant vers elle :

« Je vous l'ai amenée sans oser lui en dire la raison. Qu'elle me pardonne de la lui avoir cachée ! Ma nièce est atteinte de la lèpre ! » A ces mots, la jeune fille demeura un instant interdite, puis éclata en sanglots. L'oncle parti, le Père alla la voir dans sa petite chambre. Elle ne pleurait plus; mais son silence et la dureté de son regard le firent trembler. La volonté de mourir était dans ces yeux-là. Deux mois se passèrent. Il continuait de craindre qu'elle n'attentât à sa vie. Cependant, sous son influence, dans cette atmosphère de résignation heureuse qu'il créait autour de lui, elle s'apaisait, elle commençait à s'humilier. Elle s'instruisit dans la religion catholique et se mit à soigner ses frères et ses sœurs de misère. Au bout d'une année, le Père, étonné qu'aucun signe de la maladie n'apparût chez elle, l'envoya à Tokio consulter le plus grand spécialiste. Elle revint avec l'attestation qu'elle n'avait jamais été lépreuse. « Alors, ma chère enfant, lui dit le Père, partez bien vite et retournez dans le monde. » Mais elle se jeta à ses pieds et le supplia de la garder comme infirmière. « Et la contagion ? » lui dit-il. — « Si Dieu veut qu'elle m'atteigne, répondit-elle, que sa volonté soit faite ! » Voilà bientôt douze ans qu'elle soigne les lépreux, qu'elle se mortifie en les soignant, car, si elle s'est habituée à la vue des plaies les plus hideuses, elle souffre toujours autant de l'odeur fétide qui s'en répand et du souffle empoisonné de ces malheureux. Cette jeune fille, qui appartient à une haute famille de Tokio, a été, dans les dix dernières années, la grande joie miraculeuse du Père Droüart de Lezey. »

Pour finir, M. Bellessort nous cite encore l'exemple d'un autre ami des lépreux : le Père Joseph Bertrand. Comme il lui exprimait son admiration pour son dévouement, ce missionnaire lui avait répondu : « Ne m'admirez pas. Je ne suis pas aussi seul que j'en ai l'air. J'ai une protection, un refuge contre toutes les tristesses. » Après le déjeuner, le Père voulut lui montrer son refuge. Le conduisant au fond de son petit jardin japonais, il lui fit voir, debout sur des rocailles, une Vierge à la robe constellée d'étoiles, « comme on en voit dans les magasins de Saint-Sulpice. »

« Ce jour-là, conclut l'écrivain, j'ai reçu une des meilleures leçons de ma vie. Il m'est arrivé plusieurs fois depuis de relire la fameuse *Neuvième Provinciale* de Pascal, où le génial pamphlétaire prend à partie les ouvrages de piété précieux et de mauvais goût, les dévotions faciles à la Vierge, les ridicules salutations, les *bonjour !* et les *bonsoir !* adressés à la Mère de Dieu. Et toutes les fois que j'ai relu ces pages d'une ironie si intellectuelle et si féroce, j'ai pensé : « Que d'âmes cependant ont peut-être puisé chez le Père Barry ou chez le Père Le Moyne la force de surmonter leurs peines ou leur désespoir ! Le goût littéraire ou artistique est une chose ; la bonté, le sacrifice, l'héroïsme, la sainteté en sont d'autres, et incomparables. J'ai rencontré un homme dont tous les instants de la vie étaient consacrés à des malheureux qui me faisaient reculer d'horreur, et, quand cet homme craignait d'éprouver une défaillance, il retrouvait son énergie en contemplant une Vierge de Saint-Sulpice. »

« C'est à lui que je songeais l'autre jour, au Pavillon des Missions, devant la terrible image en cire d'un missionnaire qui meurt, le visage déformé, crevassé, mangé et bourgeonné par la lèpre. On a attaché, à une des boutonnières usées de sa pauvre soutane, un petit bout de ce ruban rouge dont nous sommes avares pour les héros, encore bien plus pour les martyrs. »

J'ai cité longuement M. Bellessort. Son article est si beau qu'on ose à peine l'abréger. Il y a là des pages inoubliables.

II

C'est le P. Brou, un spécialiste de l'Histoire des Missions, qui s'est chargé de traiter, dans le dernier n° de la *Revue d'Histoire des Missions*, « les Missions dans les colonies françaises. » Il ne pouvait songer, en peu de pages, à donner une description quelque peu détaillée de chaque mission. Il n'a voulu que dresser un tableau de l'état actuel de nos Missions, en rappelant sommairement leurs origines et leurs progrès. « Il est vrai, dit-il, qu'il manquera à ce tableau un trait capital, l'exposé vivant des difficultés rencontrées et de l'héroïsme dépensé. » Par contre, il nous invitera çà et là à un examen de conscience. Avons-nous bien fait pour les Missions tout ce que nous pouvions ?

La France n'avait conservé, il y a cent ans, que des lambeaux de son ancien empire colonial. Comme puissance colonisatrice, elle arrivait au cinquième rang, après l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne et le Portugal. Aujourd'hui, elle est au second. Ses colonies, disséminées dans les cinq parties du monde, constituent un vaste domaine de 9.552.480 kilomètres carrés, — environ dix-huit fois l'étendue de la France métropolitaine, — habité par 52 362.844 indigènes et colons. Au point de vue religieux, ce domaine comprend 8 diocèses, 34 vicariats, 9 préfectures apostoliques.

Ne parlons ni de Saint-Pierre et Miquelon, ni de Djibouti, à cause de leur peu d'importance. Les diocèses des Antilles et de la Réunion sont assimilables à nos vieux diocèses de France ; ce ne sont plus des missions au vrai sens du nom. Pondichéry est le centre d'un vaste diocèse, mais qui se trouve en majeure partie hors des possessions françaises.

Sur la Guyane, le *Bulletin* des Pères du Saint-Esprit, de 1926-1927, contenait ces lignes significatives : « La Guyane reste ce qu'elle était il y a quarante ans et plus. Les efforts se heurtent souvent aux obstacles suscités par ceux même qui devraient voir dans le prêtre leur plus utile collaborateur. » Or, en 1829, il n'y avait que cinq prêtres à la Guyane, tandis qu'en 1897 on y comptait 25 prêtres, 8 frères de Ploërmel, 17 religieuses.

Une grande partie de nos colonies appartient au monde de l'Islam. La France est l'une des grandes puissances musulmanes de l'univers. Si l'Angleterre compte près de 70 millions de mahométans, la Hollande, à Java et dans d'autres îles, 43 mil-

lions, la France en a 20 millions dont près de 5 en Algérie, un peu plus de 5 au Maroc, un peu plus de 2 au Soudan, près de 2 en Tunisie, 1 en Guinée, bien près d'1 au Tchad et presque autant sur le Niger. Ces musulmans ont conservé l'aspect d'un bloc impossible à entamer. C'est à peine si les Pères Blancs, à force de patience et de charité, ont pu constituer quelques îlots de baptisés au sein de cette masse. On sait que la politique constante du gouvernement a été de ne rien faire pour favoriser les conversions. Il semble que les gouvernants, — sans en excepter certains catholiques, — soient partis de ce principe : pour les simples, toutes les religions sont bonnes, tandis que pour les gens intelligents, elles sont toutes également enfantines. Et pourtant, s'il est un fait certain, c'est que seuls les Arabes ou Berbères convertis ont été parfaitement assimilés par notre civilisation. « Les indigènes restés musulmans ont beau prendre l'extérieur des mœurs européennes, parler le français à la perfection ; dès que le milieu familial ou le clan les ont ressaisis, ils ont vite fait de rejeter cette défroque : ni l'esprit ni le cœur n'ont été gagnés à fond. L'incompatibilité de race reste entière. Il n'est même pas sûr qu'elle ne se soit pas parfois accentuée. Du moins les gens d'expérience l'affirment. Mais où tous sont d'accord, c'est pour constater que l'Arabe ou le Berbère christianisé est gagné à la nation qui lui a apporté du même coup la foi et la civilisation. Les indigènes n'ont pas seulement été « apprivoisés », ils ont été conquis. »

Incontestablement ce fut une erreur formidable, du seul point de vue français, sans parler du point de vue moral, social et religieux, de méconnaître ainsi la force civilisatrice de l'Evangile. Il n'était pas question, certes, d'exercer une contrainte quelconque sur les consciences des indigènes. Il était nécessaire et il suffisait de ne placer en face de gens foncièrement religieux que des représentants sincères de la religion traditionnelle du pays civilisateur, au lieu d'affecter, en toute rencontre, soit l'irréligion totale, soit une pratique religieuse tout à fait tiède et inconséquente.

En tout cas, la politique promusulmane devait être limitée, au pis-aller, aux vieilles populations du nord africain. Elle était une absurdité encore plus colossale en pays noir, alors que le mahométisme, parmi les nègres, était purement adventice et ne pouvait que faire obstacle à la civilisation. On aurait eu l'intention de maintenir les nègres dans l'abrutissement, au lieu de les moraliser et de les civiliser, on n'aurait pas pu s'y prendre autrement ! Or, il est un fait très frappant et très fâcheux : c'est que la plupart des conversions opérées par nos missionnaires, en pays noir, l'ont été parmi les fétichistes, nullement parmi les musulmans. « Un préjugé prévaut chez beaucoup de politiques anglais aussi bien que français : c'est que le christianisme est trop élevé pour les noirs, que l'Islam est mieux approprié à leurs possibilités morales et intellectuelles, qu'il est une excellente étape pour eux entre la barbarie et la civilisation ; sur quoi, suivant les mêmes ornières qu'en Algérie, toutes les faveurs ont été pour l'Islam. On a bâti des mosquées où il n'y en avait pas ; à des tribus fétichistes on a donné des chefs musulmans ; pour les fils de chefs, on a créé des écoles d'enseignement un peu supérieur (la Médersa de Saint-Louis), et des fils de chefs païens y sont venus s'initier à la science coranique. On a diffusé la langue et la justice arabes. On a multiplié les écoles musulmanes : plus de 1.500 au Sénégal. On n'a rien fait pour entraver la propagande des confréries musulmanes qui travaillaient contre nous. « Par notre administration, écrivait le capitaine Marty, comme par les facilités de communication désormais offertes à tous, nous avons plus fait pour la diffusion de l'Islam pendant un demi-siècle, que ses marabouts n'en avaient obtenu pendant 300 ans [1]. »

Nos gouvernants étaient pourtant avertis par des hommes sérieux et des observateurs pénétrants. Mangin n'a pas hésité à déclarer : « Le fait d'envoyer des *tolbas* venant d'Algérie pour enseigner le Coran dans les *medersas* de l'Afrique occidentale, à Djenné et à Tombouctou, a été une faute, il faut savoir le dire. » Il en appelait à l'autorité d'un autre grand Africain, le colonel, aujourd'hui général, Archinard. Cet admirable soldat avait comme principe de se faire aimer et estimer des musulmans par sa justice. Mais il disait : « Je n'ai jamais voulu qu'ils pussent faire de la propagande à notre suite dans les pays fétichistes qui avaient toujours su leur résister et qui s'étaient donnés spontanément à nous, quand nous sommes arrivés au Soudan, pensant qu'ils trouveraient en nous un rempart contre l'islamisme et des défenseurs contre ceux qui tenaient plus encore à leur enlever leurs femmes et leurs filles qu'à en faire des disciples du prophète. »

Archinard est protestant. Mais c'est un grand Français. Il ne ferme pas les yeux à l'évidence. Il ne raisonne pas et n'agit pas en sectaire aveugle. Il proclamait : « Plus que dans aucune autre de nos colonies, il faut faire, au Soudan, de la propagande religieuse, parce que c'est de la propagande française, et, quelles que soient nos sympathies, nous n'avons pas le choix de la religion à propager : car l'islamisme nous fait des rivaux et des ennemis ; et, en Afrique, le protestantisme fait des sujets anglais [2]. » En conséquence, le protestant Archinard fréquentait les missionnaires catholiques et assistait à la grand'messe !

Un autre observateur, le capitaine P.-J. André (Pierre Redan) aboutit aux mêmes conclusions : « Les populations non musulmanes sont notre soutien le plus solide... Tout en étant en excellents termes avec les Musulmans, il est facile de constater, en pays noir, que les populations fétichistes, par exemple, se donnent plus entièrement à nous que les islamiques... Devenu Musulman, le noir tombe entre les mains de dirigeants qui peuvent facilement devenir défavorables à

[1] *Etudes sur l'Islam et les tribus du Soudan* (2 vol., Paris, Leroux), t. II, p. 374.

[2] Cité par MANGIN, *Regards sur la France d'Afrique*, Paris, Plon, 1924, p. 211 et 215.

notre cause, alors que les dirigeants chrétiens ou non musulmans ont, au contraire, intérêt à s'appuyer sur notre autorité [1]. »

On ne fait donc pas du tout une œuvre utile pour la France, lorsqu'on favorise la diffusion de l'Islam parmi les populations nègres. Et l'on fait en outre une œuvre éminemment antichrétienne, car le vernis musulman et arabe, si superficiel qu'il soit, reçu dans les *medersas*, rend les âmes imperméables à la foi chrétienne.

Malgré cela, les missionnaires ont réussi à créer de remarquables chrétientés en A. O. F. et en A. E. F. Il n'y a pas moins de 27 Vicariats apostoliques ou Préfectures, dont 16 en territoire français, parmi lesquels 8 en plein continent, loin du littoral. Plusieurs Sociétés religieuses travaillent dans ces immenses régions : les Pères du Saint-Esprit (auxquels se joignirent, en 1848, les fils du juif converti Libermann, les missionnaires du Saint Cœur de Marie) furent les premiers, au Sénégal, dès qu'il nous fut rendu, en 1817. Aux Spiritains, comme on les appelle, les Missions africaines, fondées par Mgr de Marion-Brézillac, ancien Vicaire apostolique de l'Inde, viennent apporter, en 1854 un précieux renfort. Enfin, les Pères Blancs, institués par le génial Lavigerie, et partis de l'Afrique du nord, se portent vers les grands lacs. A ces trois congrégations de héros, — Spiritains avec 10 missions, Missions africaines autant, Pères Blancs 4 missions, — sont venus s'ajouter les missionnaires anglais de Mill-Hill, français de Saint-Quentin, espagnols de Vich.

Sur les 565 000 baptisés que comptent ces jeunes Eglises, il y en a 330.000 environ en terre française. Les grands civilisateurs de l'Afrique sont des évêques et des soldats : missionnaires tels NN. SS. Kober, Duret, Buléon, auxquels ont succédé des hommes tels que Mgr Augouard, dont M. Goyau vient de nous conter la vie étonnante, — officiers français tels que Borgnis-Desbordes, Faidherbe, Archinard, Gouraud, Galliéni, de Trentinian, qui n'ont conquis le pays que pour l'affranchir des chefs musulmans et le pacifier.

Au flanc de l'Afrique se trouve un débris d'ancien continent, jadis uni au Dekkan, la grande île de Madagascar. Au début du XXe siècle, Français et Anglais luttent là de vitesse, comme en beaucoup d'autres lieux, pour s'installer les premiers. Les Anglais prétendent considérer Madagascar comme une simple dépendance de l'île de France (Maurice) que les traités de 1815 leur ont cédée. Mais le gouvernement français, alerté par les Pères du Saint-Esprit, récemment réorganisés par M. Bertout, fait immédiatement occuper l'île Sainte Marie et nommer un Préfet apostolique des Iles du sud, savoir, Bourbon, Madagascar et l'Océanie. A quoi les Anglais répliquent en poussant leurs ministres protestants jusqu'à Tananarive (1820). En ce temps-là, les Hovas étaient loin d'avoir établi leur hégémonie sur toutes les tribus malgaches. La France établit son protectorat sur Nossi-Bé et Mayotte. Pendant ce temps, l'Angleterre favorisait l'expansion protestante dans l'île de Madagascar et par ce moyen étendait son influence religieuse et économique sur les Hovas. Pratiquement, ce n'est qu'en 1860 que l'apostolat catholique peut prendre pied dans l'île. Le protestantisme y avait une avance considérable. La reine d'alors est protestante, le premier ministre est protestant, le protestantisme est religion d'Etat. Le catholicisme ne grandit que dans la lutte. Les Anglais, y voyant leur intérêt, travaillaient à identifier dans l'esprit des indigènes les deux mots de catholique et de français. Mais ils avaient soin d'ajouter que la France n'était qu'un pays négligeable, sans finances et sans flotte.

Sous l'influence de ces contre-vérités d'origine protestante, le gouvernement hova se mit à en prendre à son aise avec les contrats signés entre lui et le gouvernement français. Il ne les considérait sans doute que comme de simples « chiffons de papier. » De cette désinvolture sortit une première guerre en 1882-1885, puis une seconde en 1895, qui fut suivie de la conquête et de l'annexion.

Dans l'intervalle, en 1885, le Vicariat apostolique de Madagascar, qui n'avait jamais existé que sur le papier, recevait son premier évêque. On comptait environ 25.000 catholiques. En 1896, les *Missiones catholicæ* donnent le double chiffre de 61.500 baptisés et de 258.956 adhérents ou catéchumènes. Les progrès étaient déjà assez considérables pour que l'on fût amené à envisager l'envoi de nouveaux missionnaires. Alors qu'en 1855 le premier jésuite n'avait pu pénétrer jusqu'à Tananarive que déguisé en marchand, quatre Sociétés maintenant se partagent six Vicariats, comptant ensemble 462 000 baptisés : Jésuites, Spiritains, Lazaristes, Pères de la Salette. « Or, dit le P. Brou, les chrétiens devraient être un million. Les deux ou trois cent mille baptisés et adhérents de 1895 étaient français de cœur, parce que leurs missionnaires étaient venus de France. C'était pour les nouveaux maîtres un appoint considérable et qu'il eût fallu savoir utiliser. On ne l'a pas fait : on a même fait exactement le contraire. Rappelons seulement la dictature de M. Augagneur et le massacre brutal des écoles en 1906. »

En Océanie, ce fut presque toujours pour soutenir l'action des missionnaires catholiques contre la rivalité protestante, que la France fut amenée à intervenir et à prévoir des installations et des prises de possession politique. Là aussi les protestants cherchaient à identifier les mots catholique et français et à présenter la France comme une nation pauvre et faible auprès de la riche et puissante Angleterre.

Ils ne réussirent pourtant pas à empêcher le catholicisme de s'implanter, même en territoire anglais : aux îles Fidji, Tonga, Gilbert. Mais les catholiques sont loin de l'emporter, même en terre française. Il n'y a que 6.000 catholiques à

[1] *L'Islam et les races*, Paris, Gunther, 1922, t. II, p. 166.

Tahiti, contre 16.000 protestants, et 11.520 contre 14.250 en Nouvelle-Calédonie. Dans l'ensemble de l'Océanie, on compte 200.000 catholiques contre 260.000 protestants indigènes. Si les officiers de notre marine ont été, en règle générale, des amis et de vrais protecteurs pour les missionnaires catholiques, on n'en saurait dire autant, hélas ! des agents civils. En dépit du mot connu de Gambetta que « l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation, » trop de fonctionnaires envoyés par la métropole semblent avoir pour directive de rendre plus difficile la tâche déjà si lourde des convertisseurs. Le gouverneur de Nouvelle-Calédonie Feuillet, de 1892 à 1903, fut en particulier de ceux-là. Et pourtant, lors de l'insurrection des Canaques de 1878-1879, les catholiques ne parurent pas dans les rangs des révoltés : ils étaient de loyaux amis de la France. La transformation des indigènes fut parfois prodigieuse. « De ces insulaires paresseux, vagabonds, insoumis, la morale catholique aidant, les missionnaires faisaient des travailleurs disciplinés et prévoyants. Le cas des habitants des îles Gambier est bien connu. En 1828, un capitaine anglais disait n'avoir trouvé là que des voleurs, traîtres, sournois, vindicatifs, et, par surcroît, anthropophages. Dix ans plus tard, Dumont d'Urville les déclarait « le peuple le plus heureux du monde » ; cet archipel était pour lui « la véritable image de l'âge d'or des poètes. » Mettons qu'il y ait eu de part et d'autre un peu d'exagération : le fait de la transformation subsiste, et ce sont les mêmes résultats qu'enregistraient les Pères Maristes aux îles Wallis et Futuna [1].

Pour tout dire, il n'en a pas été partout de même. Il est des îles où la population indigène n'a pu être régénérée. Elle a fondu à vue d'œil. Aux îles Marquises, et même aux îles Gambier, les autochthones disparaissent rapidement. La mortalité infantile est énorme. Les blancs ont apporté leurs maladies et leurs vices : l'alcool, l'opium, la phtisie. On estimait la population des îles Marquises à 20.200 vers 1842 (Dupetit-Thouars), tandis que le Dr Louis Rollin, qui a publié récemment une étude sur ces mêmes îles, donne le chiffre de 2.094 pour 1926.

Par contre, à Futuna, qui fut arrosée, il y a quatre-vingt-dix ans, du sang du premier martyr d'Océanie, le Bienh. Chanel, et à Wallis, qui fut évangélisée par Mgr Bataillon, l'un des grands héros de l'épopée mariste en ces régions, la population s'était déjà augmentée d'un tiers, en 1900, par le simple jeu des naissances et malgré la mortalité abondante due à la rigueur du climat. Ajoutons que les vides de la population indigène, là où il s'en produit, sont comblés presque aussitôt par l'afflux des asiatiques, hindous, annamites, chinois, métis de chinois et de noirs.

En Indo-Chine, comme à Madagascar, comme en Océanie, les missionnaires avaient précédé l'occupation politique et coloniale, et non pas seulement de quarante ans, mais de deux siècles et plus. Il y avait déjà, lorsque la conquête fut achevée, environ 630.000 annamites catholiques. « C'étaient 630.000 amis sincères, tout prêts à être de loyaux sujets pour les nouveaux maîtres, à qui ils devaient la liberté de conscience. Il y avait à les récompenser, à les encourager du moins, et à faire que leur nombre doublât et décuplât. Ils étaient 300.000 en 1800, 630.000 en 1890 : ils avaient donc un peu plus que doublé sous le régime atroce de la persécution. Ils n'ont guère que doublé encore sous le régime de la liberté. Après bientôt 40 ans (1895-1931) de *pax gallica*, ils sont 1.300.000 et Mgr de Guébriant est bien fondé à demander : « Pourquoi pas 3, 4 ou 5 millions ? Il y eût suffi, à l'égard des vieux chrétiens et des catéchumènes, d'une neutralité à peine nuancée de bienveillance. Mais ce fut le contraire. L'idéologie anticléricale prévalut... Ne peut-on croire que les choses iraient mieux aujourd'hui, en Indo-Chine française, si les catholiques représentaient le tiers de la population, au lieu d'atteindre au plus le dixième ? » *Qui parce seminat parce et metet*, a dit S. Paul.

La conclusion du P. Brou est à retenir : « Au total, dans les Missions catholiques de nos colonies, on peut compter en gros 2.113.000 baptisés (21.000 en Océanie, 330.000 en Afrique, 462.000 à Madagascar, 1.300.000 en Indo-Chine). S'il n'y en a pas beaucoup plus, ce n'est pas aux missionnaires, bien entendu, qu'il faut s'en prendre ; ni leur dévouement, qui a été souvent jusqu'au martyre, n'est en cause ; ni leurs méthodes, qui ont su partout s'adapter aux conditions infiniment variées de climat, de races et de civilisations. Mais ils n'ont pas été assez nombreux, pas assez soutenus, pas assez riches en ressources, pas assez compris, même de très honnêtes gens, pas assez défendus contre leurs ennemis. Le résultat est que la France n'a pas, en ses possessions d'outre-mer, le nombre d'amis loyaux, sincères, dévoués, qu'elle devrait avoir. Hélas ! elles sont rares les métropoles assez chrétiennes pour comprendre que le mot du Sauveur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice ; le reste viendra par surcroît, » peut avoir une application même en matière coloniale. »

III

Nous allons avoir une idée des résultats que peuvent atteindre, en matière de civilisation effective, les gouvernements européens qui savent protéger et favoriser judicieusement l'action missionnaire, en jetant un coup d'œil sur ce qui a été fait au *Congo belge*. M. A. Lechartrain a traité ce sujet dans le nº de la *Revue d'Histoire des Missions* que nous avons commencé à dépouiller, sous ce titre : *Les Missions au Congo belge*.

Ce n'est pas, à vrai dire, que les missionnaires du Congo n'aient eu aussi leurs tribulations, qui ne venaient pas uniquement des rigueurs du climat ou des résistances de l'âme noire à leurs

[1] G. Goyau, *Le premier demi-siècle de l'apostolat des Picpuciens aux îles Gambier*, Paris, Beauchesne, 1928.

généreux efforts. Lorsque le roi Léopold organisa *l'Etat libre* du Congo, il se plaça davantage peut-être à un point de vue « laïque » qu'à un point de vue strictement religieux. Nous ne sommes plus à l'époque de Christophe Colomb et des Croisades. Le mercantilisme moderne tient cependant à se parer d'un manteau d'humanitarisme vaguement teinté de religion, en se défendant toutefois de prendre parti entre les diverses formes du christianisme qui dominent en Europe.

Rappelons quelques dates et quelques déclarations.

En 1876, le roi des Belges tient à Bruxelles une conférence géographique internationale. Il y insiste, d'une façon tout à fait méritoire, sur le but à poursuivre en matière coloniale : la civilisation à propager et, pour commencer, la traite des noirs à abolir. La Conférence aboutit de fait à une *Association internationale du Congo*. De cette *Association* que préside le roi, sort ensuite *l'Etat libre du Congo*, dont la Conférence internationale de Berlin, en 1885, reconnaît officiellement l'existence, sous la signature des 14 Etats représentés. L'article 6 de l' « Acte du Congo » formulait en ces termes les devoirs des nations colonisantes en Afrique :

« Toutes les puissances exerçant le droit de souveraineté ou une influence dans lesdits territoires (bassin du Congo et son embouchure) s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence, et à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs. Elles protégeront et favoriseront, sans distinction de nationalité ni de culte, toutes les initiatives et entreprises religieuses, scientifiques et charitables, créées et organisées à ces fins, ou tendant à instruire les indigènes et à leur faire comprendre et apprécier les avantages de la civilisation.

« Les missionnaires chrétiens, les savants, les explorateurs, leurs escortes, avoir et collections, seront également l'objet d'une protection spéciale.

« La liberté de conscience et la tolérance religieuse sont expressément garanties aux indigènes comme aux nationaux et aux étrangers. Le libre et public exercice de tous les cultes, le droit d'ériger des édifices religieux et d'organiser des missions appartenant à tous les cultes, ne seront soumis à aucune restriction ni entrave. »

Ces engagements furent renouvelés, cinq ans plus tard, à la Conférence antiesclavagiste de Bruxelles. Les divisions religieuses de la vieille Europe s'expriment implicitement dans ce texte aux apparences généreuses. Le christianisme est tenu, sans être nommé, pour la religion supérieure de l'humanité ; mais on sent l'impossibilité pratique de choisir entre ses différentes formes. Elles seront donc toutes également protégées et favorisées ; on les suppose toutes également bonnes. On ne semble pas se douter que le spectacle de l'opposition des *Credos* ne peut que surprendre et scandaliser les pauvres nègres. Cette opposition, qui règne sur des hauteurs théologiques que l'on suppose inaccessibles pour les noirs, se traduira en fait par des oppositions de tendances et d'intérêts. Le mot « protestant » signifiera, pour les simples, « anglais », et le mot « catholique », suivant les régions, « français » ou « belge ». Aux conflits des doctrines se joindront donc fatalement des conflits nationaux et commerciaux.

Chose curieuse : le laïcisme qui avait présidé à la naissance de l'Etat libre du Congo se traduisit par la substitution d'une *étoile* à la Croix sur le drapeau du nouvel Etat. « La Croix, s'écriait douloureusement Lavigerie, qui depuis dix-huit siècles a été le drapeau de la civilisation pour tous les peuples chrétiens, est oubliée ici pour la première fois [1]. »

Dès le début, pourtant, c'est-à-dire dès 1876, le roi Léopold avait fait des démarches pour attirer des missionnaires dans le bassin du Congo. Il s'était adressé, sans succès, aux Pères de Scheut et aux Jésuites. Les Pères Blancs, envoyés par Mgr Lavigerie, prirent pied dans la région du haut Congo, sur la rive occidentale du Tanganika. Le premier contact fut dur. Leur poste de Mulweba fut détruit par les esclavagistes. Le second, à Kibanga, dut être abandonné comme insalubre. Ce ne fut qu'en 1885 qu'ils purent créer celui de Mpala. Cependant le roi Léopold continuait ses démarches auprès des Pères de Scheut et des Jésuites. On raconte que le major Gordon, le héros de Khartoum, sur le point de partir pour le Soudan, vint voir le roi, au début de 1884. Après un long entretien, il lui dit tout à coup : « Sire, nous avons oublié le principal : les missionnaires ! — J'y ai songé, répliqua le roi, et je viens de donner un subside à la Société biblique, aux Baptistes. » Comme Gordon était presbytérien, le roi avait cru devoir ménager ses sentiments en ne lui nommant que des œuvres protestantes. Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre le major lui dire : « Bien, Sire, mais ce sont des missionnaires catholiques qu'il faut, beaucoup de missionnaires catholiques ! » Il les avait vus à l'œuvre et savait à quoi s'en tenir.

Les désirs de Gordon furent exaucés. Lavigerie fonda une branche belge dans sa Société des Pères Blancs. En 1886, le Vicariat du Haut-Congo était créé. Une petite armée de volontaires, commandée par le capitaine breton Joubert, parvint, après plusieurs années de luttes, à expulser de la région les hordes d'Arabes esclavagistes. En 1888, les Pères de Scheut s'installaient sur le cours inférieur du fleuve (Vicariat du Congo belge). Les premiers Jésuites arrivaient en 1891 et s'établissaient au bassin secondaire du Kwango (Vicariat apostolique depuis 1928). Le mouvement ne s'arrêta plus. Le territoire à évangéliser était immense : 2.409.000 kilomètres carrés, soit 78 fois la Belgique. On avait à affronter un climat très insalubre, des populations d'une sauvagerie extrême, et surtout la terrible maladie du sommeil, « la mangeuse d'hommes ». Rien n'effraya les missionnaires : Trappistes, en 1894 ; Prêtres du Sacré-Cœur de St-

[1] Voir Baunard, *Lavigerie*, t. II, p. 8.

Quentin, 1897 ; Prémontrés, 1898 ; Rédemptoristes, 1899 ; Pères de Mill-Hill, 1905 ; Spiritains, 1907 ; Bénédictins et Capucins, 1910 ; Salésiens et Dominicains, 1911 ; Franciscains et Croisiers, 1920 ; Missionnaires du Sacré Cœur d'Issoudun, 1924 ; Lazaristes, 1926. Ajoutez à cela trois congrégations de Frères enseignants et plus de vingt congrégations de femmes.

Si bien que l'an dernier, lors de l'Exposition internationale d'Anvers, le cortège représentant exactement, congrégation par congrégation, le contingent du Congo, comptait, au défilé en l'honneur des missionnaires, 1 342 personnes !

Résultat : en 1880, il n'y avait sans doute guère que quelques centaines de catholiques au Congo belge. Leur nombre s'élevait, en 1928, à 482 684 baptisés, auxquels il convient d'ajouter 342.743 catéchumènes. Environ 600 prêtres, parmi lesquels déjà figurent quelques noirs, dans le Haut-Congo, la Ruanda, l'Urundi, forment le clergé des 9 Vicariats et des 11 Préfectures apostoliques de cette immense région. Des séminaires sont fondés où se préparent de futurs apôtres indigènes.

Notons que les protestants étaient arrivés un peu avant les catholiques : Baptistes américains en 1878, Baptistes anglais en 1880. Ils ont fait là-bas d'énormes efforts. Ainsi l'évêque méthodiste William Taylor, nommé en 1884, expédia en 12 ans environ 140 « missionnaires, » hommes et femmes, sans argent, avec la consigne de vivre en exerçant un métier. Après ce laps de temps, tous étaient morts ou repartis. Actuellement, ou plus précisément suivant une statistique de 1927, 25 Sociétés protestantes sont à l'œuvre au Congo belge, avec 139 postes centraux, 700 missionnaires de tous grades et plus de 6.000 auxiliaires indigènes, environ 100.000 baptisés et 120.000 adhérents. Tandis que l'immense majorité des missionnaires catholiques sont belges de nationalité, la plupart des missionnaires protestants sont des Anglo-Saxons.

Les conflits entre religions rivales, souvent envenimés par des questions de race ou d'intérêt, n'ont pas manqué. Il y eut une crise très pénible occasionnée par le développement soudain du commerce du caoutchouc. Des abus fort graves furent commis, au nom de la « politique du caoutchouc, » contre les sauvages. De 1892 à 1908, la bureaucratie de l'Etat libre se montra beaucoup plus préoccupée des dividendes à fournir aux actionnaires du Congo que de l'œuvre de moralisation qu'elle était censée poursuivre. Le R. P. Vermeersch, qui avait visité l'Afrique centrale et pouvait parler en témoin averti, résumait la situation dans ce dilemme frappant : « Caoutchouc ou civilisation. » Or, les missionnaires protestants, abrités derrière la protection de leurs puissantes métropoles, dénonçaient sans relâche les actes d'arbitraire de l'administration, en laissant entendre que les missionnaires catholiques ou fermaient la bouche par crainte et respect humain ou étaient complices. La Belgique était alors aux mains des « libéraux, » c'est-à-dire du parti anticlérical. Ce parti faisait chorus aux étrangers contre l'administration de la colonie libre. Calomnies et dénonciations se poursuivaient avec acharnement. Les Jésuites étaient les plus attaqués. Des enquêtes furent ordonnées et furent conduites le plus souvent avec autant de partialité que de légèreté. Les missionnaires se plaignirent d'être mal défendus par le gouvernement de l'Etat libre, et ce dernier se vit obligé de leur faire une sorte d'amende honorable, le 4 janvier 1906 : une lettre officielle vint louer leur zèle. Ce n'était pas un désaveu des calomnies, mais tout au moins une promesse de ne plus accueillir désormais les dénonciations. Le 26 mai 1906, le gouvernement du Congo passait avec le Saint-Siège une convention, dans laquelle il déclarait officiellement « apprécier la part considérable prise par les missionnaires dans son œuvre civilisatrice. » Les Loges ne suspendirent pas leur campagne de dénigrement, et le socialiste Vandervelde ne craignit pas de dénoncer les Jésuites comme des « voleurs d'enfants. » Mais les missions furent vaillamment défendues par le gouvernement, appuyé désormais sur une majorité catholique.

En 1908, l'Etat libre devenait officiellement une colonie belge, après avoir été jusque-là propriété privée du roi et de la Société dont il était le Président et le principal actionnaire. Le ministre Renkin partit au Congo pour une inspection qui dura six mois. Vers le même temps, le prince héritier Albert, actuellement Albert Ier, visita le Congo. Le ministre et le prince furent également satisfaits de l'œuvre des missionnaires, et le prince Albert déclarait aux Jésuites de Kisantu :

« L'œuvre des missionnaires, œuvre de perfection morale et religieuse, si difficile parce qu'elle est, de son essence, individuelle et libre, a droit à l'hommage respectueux de tous les esprits impartiaux.

« Dans les colonies fondées par des pays de civilisation chrétienne, les missions religieuses ont joué un rôle actif : elles ont représenté si bien une part de l'influence exercée au loin par leur patrie que la plupart des Etats veillent sur leurs droits et leurs intérêts, en favorisant, autant que possible, leur action morale et matérielle.

« A l'œuvre de relèvement moral et physique des peuplades congolaises, arriérées et encore peu conscientes des avantages de la civilisation, la collaboration des Congrégations de missionnaires est non seulement utile, *mais indispensable.* »

C'étaient là de précieuses et consolantes paroles. Elles n'étaient que la constatation d'un fait d'une clarté aveuglante. Les missionnaires du Congo, comme ceux des autres pays, ne se contentent pas de convertir et de moraliser. Ils forment au travail, tel qu'il est pratiqué dans les nations les plus favorisées, les sauvages qu'ils s'efforcent d'éduquer. On ne peut donner le chiffre de fermes modèles, d'écoles professionnelles, d'ateliers de toute sorte organisés par eux. Ils enseignent l'ordre, la propreté, la pudeur, l'écono-

mis; ils combattent la paresse et le vice sous toutes ses formes.

Depuis la guerre, les tracasseries ont totalement pris fin. Les deux pouvoirs temporel et spirituel marchent en plein accord au Congo. Les évêques n'hésitèrent pas à élever la voix, en 1929, contre le recrutement trop intensif de la main-d'œuvre noire, dans un but d'industrialisation trop rapide. Cela ne les empêchait pas, du reste, de proclamer bien haut que « le Congo belge est un des pays où la puissance colonisante a le mieux pris à cœur sa mission éducatrice [1]. »

IV

Un missionnaire apostolique, le R. P. G.-B. Tragella, nous donne, — toujours dans la *Revue d'Histoire des Missions* de juin — un intéressant exposé des *Missions italiennes actuelles*. L'ordre qu'il a choisi n'est pas l'ordre géographique. Il a préféré énumérer les Congrégations italiennes qui s'occupent des Missions et nous indiquer, pour chacune d'elles, son champ d'action et les résultats obtenus.

I. Missions des Frères Mineurs. — Elles sont les plus anciennes. On peut les faire remonter en effet, en Chine, au fameux Jean de Monte-Corvino, premier archevêque de Pékin, en 1307. On sait que les premières missions établies, à la suite d'efforts inouïs, aux XIIIe et XIVe siècles, furent anéanties, dans la suite, en raison de la fermeture des communications entre l'Europe chrétienne et l'Extrême-Orient pendant environ un siècle. Les Franciscains reparaissent en Chine, envoyés par la Propagande, vers la fin du XVIIe siècle. C'est un Mineur italien, Mgr della Chiesa, qui est évêque de Pékin en 1690. A la même date, se fonde le diocèse de Nankin. Ces deux diocèses comprennent la plupart des provinces du Nord et du Centre de la Chine. Il y a encore, à l'heure actuelle, plusieurs Vicariats apostoliques dirigés par des Franciscains italiens et qui l'ont été presque sans interruption, depuis l'origine.

Enumérons :

Vicariat de Taïyuenfu, anciennement Shansi septentrional, détaché du Shansi en 1890, très éprouvé en 1900 par la persécution des Boxeurs, que favorisait le vice-roi du Shansi. On y trouve actuellement 23.124 baptisés, sur une population de 2.900.000 habitants, avec 27 Pères, 5 clercs, 9 Frères franciscains et 4 prêtres chinois, 9 Sœurs européennes et 4 indigènes, 114 catéchistes, 159 maîtres d'école, 64 baptiseurs. Les chrétientés y sont au nombre de 173, les écoles de prière 145, celles d'instruction pour les catholiques seuls 45, pour les catholiques et les païens 10, 2 collèges avec 243 élèves. Les séminaristes sont au nombre de 66. Il y a 2 hôpitaux, 3 orphelinats, 3 maisons de la Sainte-Enfance, 1 imprimerie. On y a conféré, en 1929, 2.421 baptêmes, dont 730 à des adultes.

Vicariat de Changsha, anciennement Hunan méridional, détaché en 1881 du Hunan, atteint des mêmes épreuves que le précédent et peuplé en outre d'une population particulièrement réfractaire. Comme au Shansi septentrional, la persécution y fit de nombreuses victimes. Les évêques des deux vicariats étaient du nombre. La résurrection a été laborieuse. En 1914, on y comptait 11.000 catholiques et 10 000 catéchumènes. Depuis 1920, une courte période de développement intensif, les troubles qui agitent la Chine, les luttes entre nationalistes et bolchévistes ont apporté beaucoup d'obstacles aux conversions. Lorsque Mgr Mondaini célébra, en 1928, son jubilé épiscopal, on put tout de même enregistrer quelques progrès. Le nombre des prêtres indigènes a passé de 5 à 12, celui des chrétiens de 5.000, en 1902, à 22.472 (sur 5.500.000 habitants). Il y a 19 Pères franciscains, 53 catéchistes, 63 maîtres d'école, 78 baptiseurs, 23 écoles de prière, fréquentées par 656 élèves 37 écoles primaires avec 1.494 élèves, 86 séminaristes, 2 orphelinats avec 314 orphelines, 2 maisons de la Sainte-Enfance. On a donné, en 1929, 7.588 baptêmes, dont 1.514 d'adultes, parmi lesquels il convient de distinguer 1.080 *in periculo mortis*.

Vicariat de Hankow, subdivision de l'ancien Hupeh oriental (1923). Ce Vicariat ne compte pas moins de 9 millions d'infidèles à convertir ! Le pays est périodiquement ravagé par des brigands venant surtout du Honan. La mission compte actuellement 29.830 catholiques évangélisés par 35 Pères, 4 Frères franciscains italiens, 11 prêtres chinois, 61 religieuses européennes, 74 indigènes, 107 vierges chinoises, 427 catéchistes, 140 maîtres d'école, 200 baptiseurs. Il y a 287 chrétientés, 250 écoles diverses que fréquentent 4.506 élèves, 6 collèges, 54 séminaristes, 11 hôpitaux, 5 orphelinats avec 440 orphelins, 5 maisons de la Sainte-Enfance groupant 1.180 enfants. On y a conféré en 1929 4.843 baptêmes, dont 922 à des adultes.

Vicariat de Laohokow, anciennement Hupeh nord-ouest, fondé en 1870, par division de l'ancienne province du Hupeh. Ce Vicariat possède un séminaire depuis 1872. Les premiers prêtres en sont sortis en 1886. L'un des plus remarquables sujets de ce séminaire a été Mgr Tcheng, l'un des évêques consacrés par Pie XI en 1926. La tourmente de 1900 n'a pas épargné le diocèse. Depuis 1926, l'occupation des églises par les soldats, les invasions et destructions opérées par les bolchévistes sont venues ajouter leurs méfaits à ceux des brigands. A la fin de 1929, le Vicariat comptait 25 Pères et 3 Frères franciscains italiens, 20 prêtres chinois, 31 religieuses italiennes et 40 indigènes. Il y avait 105 baptiseurs. Le chiffre des catholiques n'atteint pas 1 % de la population totale : 39.032 sur 4.380.527 habitants. Les écoles de la mission instruisent 2.255 enfants, 304 orphelines. Il y a eu, la dernière année, 10.513 baptêmes, dont 603 d'adultes (436 en danger de mort).

Vicariat de Sianfu, détaché, en 1911, du Shensi septentrional. Le centre des œuvres y est Tun-

[1] Voir *Documentation catholique*, 27 septembre 1930, tome 24, p. 413-414.

gyuen-fang, où le premier vicaire apostolique du Shensi, Mgr de Donato, avait établi sa résidence, dès 1845. Il y a un séminaire et, depuis 1923, un observatoire sismologique. La région a beaucoup souffert ces dernières années des incursions des Hoanais qui ont mis le siège devant Sianfu et Tungyuen-fang. On y compte 14 Pères franciscains italiens, 5 indigènes, 27 prêtres séculiers chinois, 17 sœurs européennes, 75 chinoises. Les missionnaires y sont aidés par 71 catéchistes, 94 instituteurs, 248 baptiseurs. Les séminaristes sont 72. Il n'y a que 36.005 catholiques et 32 000 catéchumènes, répartis en 372 chrétientés, sur une population globale de 4.700.000 habitants. En deux collèges et trois écoles moyennes, les Pères font instruire 1.917 élèves. Ajoutez à cela un hôpital, 2 orphelinats, 5 maisons de la Sainte Enfance, 4 dispensaires, une imprimerie, et vous aurez une idée complète de la mission qui a donné, la dernière année, 11.051 baptêmes, dont 697 à des adultes en bonne santé et 2.244 à des adultes en danger de mort.

Tous les chiffres qui sont donnés ici ont leur importance. Celui des baptêmes est spécialement éloquent. On baptise beaucoup plus en pays de mission que le chiffre des fidèles ne permettrait de s'y attendre. Dans nos régions, la moyenne des baptêmes est sensiblement égale à celle des naissances. On sait qu'hélas ! ces dernières ont beaucoup diminué, environ 17 à 18 pour mille habitants. Or, nous venons de voir que le Vicariat du Sianfu ne compte que 36.000 catholiques. On devrait s'attendre à un chiffre d'environ 7 à 800 baptêmes par an. Or, il y a eu près de 3.000 baptêmes d'adultes et plus de 8.000 baptêmes d'enfants ! En ne considérant que ces derniers, c'est encore environ dix fois le nombre que les proportions de nos pays donneraient ! C'est dire que les missionnaires ont un rayon d'influence qui dépasse de très loin le rayon des conversions effectives et définitives [1].

[1] Notez que ceci est, à peu de choses près, vérifiable dans toutes les missions. Et puisque nous sommes sur le chemin de cette constatation intéressante, poursuivons cette utile digression. J'ai sous les yeux les statistiques d'un diocèse de Madagascar, celui d'*Antsirabé,* desservi par nos Pères de la Salette. Les chiffres sont tout à fait récents : ils portent sur la période du 1er juillet 1930 au 1er juillet 1931. Le diocèse d'Antsirabé compte comme personnel : un évêque, 18 prêtres missionnaires, 3 Frères coadjuteurs de la Salette, 9 Frères Maristes, 28 Sœurs de la Providence de Grenoble, aidés de 122 maîtres ou maîtresses d'école, 449 catéchistes. Le diocèse compte 75.386 catholiques baptisés. On y a compté cette année 6.235 baptêmes alors que dans nos régions, pour un chiffre identique de fidèles, on n'aurait pas eu plus de 1.300 baptêmes. La statistique d'Antsirabé nous avertit qu'il y a eu 3.534 conversions. Cela suppose 2.701 baptêmes d'enfants de chrétiens ou d'enfants de païens baptisés *in articulo mortis.* De toute façon, l'action de salut qui s'exerce par le baptême est très notablement supérieure à ce que le chiffre des fidèles laisserait entrevoir. Et le plus grand obstacle qui s'oppose à l'accélération très rapide des résultats obtenus, c'est simplement la pénurie des ouvriers. Mgr Dantin, Vicaire apostolique d'Antsirabé, nous avertit en effet, dans son rapport, que là où le nombre des missionnaires a doublé, depuis dix ans, le nombre des chrétiens a plus que doublé, et là où le nombre des prêtres a triplé, celui des chrétiens a plus que triplé !

Nous avons donné avec quelque détail les chiffres pour les Franciscains en Chine, afin que l'on ait quelque idée des œuvres et des résultats obtenus. Nous irons maintenant un peu plus vite dans cette inspection sommaire des missions italiennes.

Les Franciscains italiens dirigent en Afrique trois Vicariats, dans les colonies italiennes : Tripoli, Cyrénaïque, Mogadiscio, et une mission en Haute Egypte. Dans cette dernière, la tâche est très dure : il faut lutter contre la concurrence protestante et les préjugés des Coptes dissidents. On y compte 21 400 catholiques divisés en 12 paroisses, avec 19 Pères, dont un indigène et 5 Frères. A Tripoli, 13 Pères essaient de mordre sur un milieu musulman très réfractaire. 19.000 catholiques, sur 542.500 habitants. Il y eut 718 baptêmes d'enfants moribonds et 4 d'adultes, tandis que l'on n'a pu enregistrer que 2 conversions proprement dites ! En Cyrénaïque, 5 Pères, 9 Frères, 65 Sœurs, 14.800 catholiques. Mais les écoles éduquent 823 enfants, chiffre énorme, et il y eut 71 baptêmes *in articulo mortis,* dont 7 d'adultes. Au Vicariat de Mogadiscio, on compte 5 Pères et 2 Frères ; on ignore le nombre des catholiques. Il s'agit d'une mission très difficile, pour laquelle il a fallu changer trois fois de missionnaires en 30 ans. Le gouvernement maçonnique dont souffrit naguère l'Italie ne faisait rien pour favoriser ou faciliter l'expansion de l'Evangile.

Dans l'Amérique du Sud, les Franciscains italiens dirigent le Vicariat de Gran Chaco, en Bolivie, et la mission de Formosa-Chaco, en Argentine. Le Vicariat du Gran Chaco a été érigé en 1919. L'apostolat s'y exerce parmi les Indiens. Il est très difficile ; les tribus sont nomades, belliqueuses, de mœurs grossières, très hostiles aux blancs, très dispersées. Le missionnaire y court littéralement après la brebis égarée dans le désert. Les Pères sont au nombre de 10, avec 10 Sœurs, 36 catéchistes, 57 baptiseurs. On estime à 17.000 le nombre des catholiques, tandis que celui des païens ne dépasserait pas 6.400. Il y eut, en 1929, 117 baptêmes d'adultes, dont 60 en danger de mort. La proportion des catholiques est encore plus élevée dans la mission de Formosa Chaco, au Nord-Est de l'Argentine : il ne reste que 2.000 païens, en face de 155.000 catholiques. On a baptisé, la dernière année, 600 adultes, dont 250 *in articulo mortis.*

II. Missions des Mineurs Conventuels. — Les Conventuels sont moins nombreux, aux Missions, que les Mineurs Franciscains. Ils ont une fraction de préfecture à Udola, en Afrique, depuis 1930 seulement, et une Préfecture en Chine, érigée en 1928 à Hingan. En 1930, cette ville a été assiégée par les brigands, prise d'assaut, et le préfet apostolique, Mgr Soggui, barbarement massacré dans la rue. On y comptait, en 1928-29, 1.142 catholiques et 5.187 catéchumènes sur 3 millions d'habitants.

III. Les Capucins. — Ils exercent leur activité apostolique dans trois vicariats d'Asie : Arabie, Agra, Allahabad, et dans un Vicariat d'Afrique :

Erythrée. Ils ont en outre diverses missions dans l'Amérique du Sud, mais au sein de diocèses établis et ne dépendant plus de la Propagande.

La mission d'Arabie, dite aussi d'Aden, à cause de la résidence de l'évêque, a été érigée en Vicariat en 1888. Elle comprend l'Arabie, les îles de Périm et Socotora, la Somalie anglaise. La population, mélange d'Européens, Arabes, Somalis, Juifs, Indiens, Berbères, s'élève à trois millions d'habitants, en immense majorité musulmans, et seulement 3.950 païens. Il y a peu de missions aussi arides que celle-là. Le Vicariat, unique en son genre, est réduit à la seule ville d'Aden, où il compte deux stations, 752 catholiques, dont 214 Européens, 4 Pères aidés de Frères et de religieuses françaises, pour cinq écoles et deux orphelinats.

Le Vicariat d'Agra ne compte que quelques milliers de catholiques, noyés dans une population de 20 millions. Le résultat de l'apostolat, pour 1929-30, s'élève à 992 baptêmes, dont 116 d'adultes, tandis que le Vicariat d'Allahabad, encore plus populeux (23 millions d'habitants), atteignait 1.508 baptêmes, dont 185 seulement d'adultes.

Les Capucins italiens ont donc en partage des terres éminemment ingrates. Leur plus belle mission est celle d'Erythrée, en colonie italienne. Elle a été érigée en Vicariat en 1911. Le noyau de la population, qui ne dépasse pas 500.000 habitants, est composé d'Abyssins monophysites coptes, séparés de l'Eglise depuis le VI^{e} siècle. Le reste est musulman. Il y a pourtant une tribu païenne, les Cumana, vers les confins du sud-ouest. Un fait nouveau et très significatif a été la nomination, en 1930, d'un évêque indigène, comme Ordinaire des catholiques de rite éthiopien dans l'Erythrée ; c'est un ancien élève du séminaire de Cheren.

La Mission compte 26 Pères et 9 Frères capucins, 65 prêtres indigènes, 76 Frères indigènes, 78 religieuses européennes et 49 indigènes, 35.627 catholiques, dont 4 612 Européens. On signale, la dernière année, 3.067 baptêmes, dont 1.687 d'adultes, chiffres qu'il convient d'interpréter en se souvenant des remarques faites plus haut.

En Amérique, on doit ranger au nombre des missions proprement dites la Préfecture apostolique de Solimaes supérieure, détachée du diocèse des Amazones en 1910. Cette mission ne compte que 23.000 habitants, presque tous chrétiens de nom (2.000 païens seulement). Mais la situation a paru longtemps désespérée, à cause de la pauvreté, de l'éparpillement, de l'inconstance de la population, à cause du manque absolu de tout et aussi des attaques maçonniques. Elle semble s'améliorer. Il y a là-bas 10 Pères et 5 religieuses. 740 baptêmes, dont 11 d'adultes, ont été administrés l'an dernier, ce qui revient à dire que presque tous les enfants de la région reçoivent le baptême, encore que les pauvres enfants, une fois grandis, vivent plus ou moins en païens.

IV. Les Jésuites — Les Jésuites italiens n'ont guère, à eux, que deux Missions, celle de Calicut aux Indes, et celle de Pengpu en Chine.

A Calicut, ils dirigent un diocèse séparé, en 1923, de celui de Mangalore. On y compte environ 2 millions d'habitants de la côte malabare, dont 500.000 Moplas professant le mahométisme. En 1928, il y avait 10 Pères et 6 Frères jésuites, 10 prêtres et 2 Frères indigènes, 4 Sœurs européennes et 53 indigènes, aidés de 995 catéchistes, 9.881 catholiques et 429 catéchumènes. La même année, on a donné 287 baptêmes d'adultes, dont 24 *in articulo mortis*.

Le Vicariat de Pengpu ne date que de 1929. La population y est d'environ 9 millions. Les catholiques, évangélisés par 10 Pères jésuites et un prêtre indigène, ne sont que 36.071, ce qui constitue déjà une charge écrasante pour un personnel si peu nombreux : plus de 3.000 fidèles par prêtre ! On a donné, en 1930, 501 baptêmes d'adultes, dont 49 à la mort. Cela suppose plus de 40 conversions par prêtre, et c'est énorme, mais *quid sunt hæc inter tantos!*

V. Les Missions Etrangères de Milan. — On sait que Pie IX avait fondé en 1850, à Milan, un Séminaire italien sur le modèle des Missions Etrangères de Paris. Cet Institut a été fusionné en 1926, par Pie XI, avec le Séminaire des Saints-Pierre et Paul, fondé à Rome en 1874. Les Missions Etrangères de Milan, décorées du nom d'Institut Pontifical, desservent actuellement 9 Missions, distribuées en deux groupes, aux Indes et en Chine.

Aux Indes, l'Institut a la charge de la Mission d'Hyderabad, en plein pays musulman. Les deux premiers prêtres indigènes y ont été ordonnés en 1914. Les statistiques de 1930 accusent 29 Pères italiens et 6 prêtres indigènes, 95 religieuses européennes et 53 indigènes, 37 séminaristes. Il y a 40.755 catholiques sur 9 millions d'habitants : un grain de sénevé. Les baptêmes conférés en 1930 se sont élevés à 2.250, dont 673 en danger de mort. — Le diocèse de Dinajpur (Bengale) n'a été érigé qu'en 1927. Il est en plein développement. Dix Pères assistés de 8 Frères dont 4 indigènes et de 7 Sœurs, y évangélisent 16.000 catholiques, répartis en 151 stations. — Le diocèse de Toungoo (Birmanie) fut détaché, dès 1866, du Vicariat de Ava et Pegu. Il est devenu Vicariat à son tour, en 1890. Les missionnaires ont donné une écriture aux langues des diverses tribus. Ils ont ouvert une imprimerie et publient un journal pour les chrétiens indigènes. Sur une population totale de 1.300.000 habitants, les chrétiens sont 26.121, répartis en 238 stations. Il y a 3 000 élèves dans les écoles de la mission. De cette mission s'est détachée, en 1927, la Préfecture apostolique de Kengtung, au territoire des Shans, entre la Salwen et le Mékong. Cette préfecture n'en est qu'à ses débuts. Les Pères ont fondé un orphelinat, une léproserie, qui compte 74 lépreux. On annonçait récemment la conversion des premiers Shans

bouddhistes. Jusqu'ici, tous les chrétiens venaient du paganisme animiste. Ils ne sont encore que 2.108, mais on compte 3.570 catéchumènes.

En Chine, les Missions Etrangères de Milan desservent le Vicariat de Hongkong, érigé en 1874, et qui est supérieurement organisé, avec des écoles, pensionnats, collèges, orphelinats, asiles de vieillards, etc. La mission a beaucoup souffert récemment des persécutions communistes, pillages de stations, massacres de chrétiens, capture de missionnaires et de religieuses. Elle édite une revue, un journal chinois mensuel et un journal chinois quotidien. Les catholiques, distribués en 200 stations, sont au nombre de 32.678, évangélisés par 26 Pères italiens et 13 prêtres indigènes. Derniers baptêmes d'adultes 2.767 dont 2.169 à la mort.

Le Vicariat de Nanyangjiu appartenait jadis à ce Vicariat du Honan où travaillèrent et furent martyrisés les Bienh. Clet et Perboyre. Il renferme une population de 5 millions d'habitants, dont 24.116 catholiques et 5.300 catéchumènes. Malheureusement, cette région est le centre de l'indestructible brigandage chinois, surtout depuis l'inauguration de la République en 1911. Aujourd'hui, avec les soldats bolchévisants, l'œuvre de ruines continue. On a pu cependant donner l'an dernier 786 baptêmes d'adultes. Les 19 Pères italiens y sont aidés de 12 prêtres indigènes. Il y a aussi 31 religieuses dont 13 chinoises. — Une autre subdivision de l'ancien Honan est le Vicariat actuel de Weikwei-fu, détaché en 1882. Après de difficiles débuts, cette mission s'est admirablement développée. Où il n'y avait, en 1903, que 3.000 chrétiens, on en compte aujourd'hui 36.694, avec 5.608 catéchumènes. On a baptisé l'an dernier 1.021 adultes et 1.105 enfants de païens. — Le Vicariat de Kaifengfu, détaché du Honan méridional, fut longtemps une terre ingrate et dangereuse. Erigé en 1916, ce Vicariat est en pleine croissance. On y compte 11.053 catholiques sur une population de 4 millions d'habitants. — Enfin, le Vicariat de Hangchunfu, ancien Shensi méridional, confié au Séminaire de Rome et à l'Institut de Milan depuis la fusion, a eu un martyr en 1900, le vénérable Crescitelli. Il était en pleine croissance, lorsque l'an dernier sa résidence centrale fut envahie par les soldats bolchévisants, aussi terribles que les brigands eux-mêmes. Il y eut 4 Pères capturés, tout fut détruit ou emporté, les autres stations du Vicariat furent pareillement pillées, l'évêque, les Pères, les Sœurs, les orphelins sont réduits à la dernière pauvreté. Il y a 16.770 catholiques sur 3 millions d'habitants.

VI. Les Salésiens. — La Congrégation fondée par le Bienh. don Bosco est l'une des dernières venues dans le champ immense de l'apostolat catholique et déjà elle s'est fait une place de choix. Il faudrait des volumes pour relater en détail les exploits des Salésiens dans leurs diverses Missions. Ces volumes, du reste, existent. Le P. Albert Prin a publié, en 1930, à Tournai [1], deux très intéressantes brochures sous ce titre : *Les Missions Salésiennes*. Le tome 1er nous conduit tout droit en Patagonie, la mystérieuse pointe de l'Amérique méridionale. Il nous en décrit la flore et la faune, les populations sauvages. Il rappelle l'épopée de la conquête par l'épée et par la croix. Les Salésiens sont arrivés dans cet immense pays en 1879. Les Sœurs de Marie Auxiliatrice les y ont suivis. C'était « la première fois depuis l'existence du monde que l'on voyait des Sœurs dans ces régions australes si reculées. » Léon XIII, ravi de cette victoire, voulut ériger en ces régions un Vicariat et une Préfecture (1883). Don Cagliero fut le premier Vicaire apostolique dans un territoire de 722.000 kil. carrés ! On estime à seulement 300.000 habitants la population dispersée dans ce vaste domaine, qui équivaudrait à la France additionnée de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse et d'une partie de l'Espagne ! La mission des Salésiens n'est pas toujours facile. La distance est le grand ennemi à vaincre. Le progrès a cependant pénétré dans ces lointains pays. Le Salésien, en Patagonie, peut prendre le train, aller en automobile ou en voiture, en certaines régions. Le plus souvent c'est à cheval qu'il circule. Une terrible inondation détruisit presque toutes les stations, en 1899. Aujourd'hui les ruines sont réparées. La terre maudite de Darwin est une terre chrétiennement civilisée. Elle n'est plus pays de mission, mais incorporée au diocèse de Buenos-Ayres, tout en restant confiée aux Salésiens.

La Préfecture apostolique primitive, qui comprenait la Patagonie méridionale et la Terre de Feu, avec les îles Falkland, a été incorporée en 1916 au diocèse de La Plata. Le Supérieur de la mission est un italien, ainsi que la moitié du personnel. Le ministère se fait au moyen de vastes tournées apostoliques. Ainsi, une première fois, de novembre 1885 à juillet 1886, don Dominique Milanesio, accompagné d'un autre salésien, excursionna à l'apostolique, le long du Rio-Negro et du Meuquen, parcourut 3.000 km., instruisit et baptisa 1.200 âmes, distribua 2.000 communions et bénit 60 mariages. En septembre 1906, don André Pestarino partit en mission et ne revint qu'en mai 1907, ayant parcouru 4.000 km., baptisé 322 indigènes et 103 blancs, confirmé 450 chrétiens, distribué 457 communions et bénit 59 mariages, dont 12 de blancs. En 1921, les missionnaires salésiens de la Pampa centrale parcoururent 17.506 km., visitèrent 113 centres de chrétiens, donnèrent 1.008 baptêmes, 471 confirmations, 8.490 communions, bénirent 23 mariages et en régularisèrent 28. Des voyages du même genre sont nécessaires aussi dans la Patagonie méridionale, habitée par les Onas, les Jagans et les Alacufes. Malheureusement, ces races qui n'étaient point fermées, au contraire, à l'action missionnaire, sont en voie de disparition. Et après avoir gardé longtemps leurs

[1] Librairie de l'Oratoire Saint-Charles, 63, Boulevard Léopold, à Tournai.

florissantes missions, les Salésiens ont dû se contenter de laisser dans ces contrées immenses une poignée de prêtres, dont certains, isolés, ne restent là « que comme des sentinelles avancées du saint Evangile. »

Sans quitter l'Amérique du Sud, nous pouvons nous transporter chez les Kivaros, une contrée sauvage qui appartient à la République de l'Equateur. Les Salésiens ont là un Vicariat apostolique, celui de Mendez et de Gualaquiz. Les Kivaros sont une peuplade extrêmement grossière, débauchée et défiante. En 1906, l'apôtre de ces sauvages en évaluait le nombre à 9.730, dont 1.895 baptisés. La statistique de 1929 ne fait pas de distinction entre les Indiens et les colons. Elle donne le chiffre de 20.100 habitants pour l'ensemble de la population, sur lesquels il y a 7.600 chrétiens. « Le Kivaro se méfie perpétuellement de tout et de tous ; il préfère la forêt impénétrable à tout autre lieu. Il adore l'oisiveté et il est sensuel ; il tient à la polygamie ; la femme, tout en étant son esclave, sa bête de somme, est quand même pour lui le bras qui travaille et le plaisir, et la femme, on le sait, a le missionnaire en abomination. »

Une autre mission particulièrement difficile est celle du Rio-Negro, une province de l'Etat brésilien de l'Amazone. Cette mission constitue une Préfecture apostolique, confiée aux Salésiens depuis 1914. Elle comprend une population de 20.000 blancs et de 14.000 Indiens, demi-civilisés ou sauvages. En 1925, la Préfecture a été transformée en prélature apostolique. Elle compte 23 Salésiens. Les mêmes religieux sont chargés de la prélature de Porto-Velho, sur le Rio-Madeira (Brésil), où la population totale de 27.000 habitants comprend 14.000 catholiques.

De l'Amérique, passons à l'Asie. Nous trouvons les Salésiens italiens dans la Chine du sud, à Shinchow, province du Kwang-tung. Cette mission a été détachée, en 1920, du diocèse de Canton. Le premier évêque salésien, Mgr Vertiglia, fut assassiné, après un fécond apostolat, par les soldats bolchévistes débandés du général Cheng-fat-Kuëe, en 1930. La dernière statistique est de 1929. Elle compte 3.757 catholiques sur 3 millions d'habitants. Les écoles de la mission contiennent 837 élèves.

La mission de l'Assam, aux Indes, fut confiée aux Salésiens en 1921. Le préfet apostolique est français. Mais sur 99 Salésiens missionnaires, Pères et Frères compris, la majorité est italienne (84). Le pays compte 5 millions d'habitants. Les protestants y sont installés depuis 1835 et comptent 150.000 adeptes. Il n'y avait encore, en 1930, que 11.714 catholiques, 69 séminaristes, 4.846 élèves dans les écoles.

Les Salésiens ont aussi reçu, il y a trois ans, une nouvelle mission au Siam, celle de Rajaburi, qui n'est pas encore détachée du Vicariat apostolique de Bang-kok. La région compte 2 millions d'habitants : Siamois, Chinois, Laotiens, Malais. Les chrétiens ne sont encore que 5.928.

Une autre mission tout à fait récente est celle des Salésiens au Japon, érigée en 1928, avec Miyazaki comme centre. On y comptait en 1929 688 chrétiens sur une population de un million d'habitants.

VII. Les Missions africaines de Vérone. — La Congrégation des Fils du Sacré-Cœur, qui a son centre à Vérone, évangélise actuellement deux Vicariats et deux Préfectures dans la région du Soudan Egyptien et du Nord Ouganda. — Le Vicariat de Khartoum comprend une population musulmane au nord, païenne au sud. Le christianisme y est encore bien peu développé. On estime en effet la population globale à 5.700.000, sur lesquels on ne compte que 3.000 catholiques. Il est vrai que les écoles de la mission contiennent 1.213 élèves. L'an dernier on a donné 608 baptêmes, dont 530 à la mort. — La mission du Bahr-el-Gazal date de 1905. Elle s'adresse à une population païenne, de race nègre, nilotique. Les musulmans sont peu nombreux, mais extrêmement hostiles, là comme ailleurs. Ils ont incendié à deux reprises la station de Wau, qui devait être le centre de la mission nouvelle. Celle-ci est devenue Vicariat apostolique en 1917. L'opposition des musulmans a fini par être désarmée. Wau, avec ses écoles et ses institutions charitables, est devenu un centre de grande influence. Le développement du christianisme amena la subdivision du Vicariat, en 1923. Le Vicariat resta avec 1.435 catholiques. Il en compte actuellement 6.277, 4.233 catéchumènes. Il y a 9.066 élèves dans les écoles, dont 7.928 dans les écoles de prière. — La Préfecture du Nil-Equatorial, dont la résidence centrale est à Gulu (Nord-Ouganda), fut constituée avec la partie enlevée au Vicariat du Bahr-el-Gazal. La population, qui est soumise aux Anglais, est évaluée à un million. Ce sont des animistes, sur lesquels ont déteint çà et là les idées musulmanes. Les missionnaires de Vérone ont en face d'eux des missionnaires protestants. Leur situation est néanmoins très forte et le gouvernement leur accorde sa confiance et sa protection. On compte 27.734 catholiques et 16.218 catéchumènes. Dans les écoles, il y a 5 635 élèves, dont 110 dans les écoles professionnelles, surtout à Gulu. Au cours de 1930, on a enregistré 6.469 baptêmes dont 2.462 à la mort.

Depuis 1927, on a séparé de la Préfecture du Nil-Equatorial celle du Bahr-el-Gebel, qui fait partie du Soudan anglo-égyptien. Dans le territoire de la nouvelle Préfecture se trouvent des tribus de Baris, Lokutos, Madis, Acholis, Dongotonos. Le centre de la mission est à Kéjaf, dont la station date de 1919 et est la plus ancienne. Pour une population de 550.000 habitants, on compte 2.228 catholiques, 2.605 catéchumènes. Les derniers baptêmes se sont élevés à 742, dont 285 en danger de mort.

VIII. Missions Etrangères de Parme. — Il s'est fondé à Parme, en 1895, une société des Missions Etrangères, dont le créateur fut l'évêque Mgr